

Bourses Ekphr@sis

De la rencontre entre un artiste et un critique naît une analyse littéraire de l'œuvre

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et le *Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette deuxième édition (dotés chacun de 2000 euros, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans le *Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois.

Mettre en lumière

Par Lillian Davies

En septembre dernier, afin de préparer mon article pour le Quotidien de l'Art, Aurélia Zahedi m'avait invité à passer quelques jours dans son domicile actuel, une maison située dans un petit village à environ une heure d'Agen.

En ces temps de confinements et de contraintes, mon séjour allait me rappeler à quel point l'expérience physique d'une rencontre est importante et, dans mon cas, nécessaire à comprendre le travail de l'artiste.

Après ma première nuit à Maison Auriolles, un centre de recherche co-fondé en 2018 par l'artiste Aurélia Zahedi, j'ai trouvé un mot sur la

table de la cuisine écrit sur papier rose : « *Je suis allée jouer de l'orgue. De retour à 9h30.* » Comme Zahedi m'avait vanté l'énergie vitale du Lot, rivière accessible par un petit chemin depuis la propriété ancienne qui accueille le centre, j'avais décidé d'y plonger. Plus tard dans son atelier, avec une tasse de verveine de son jardin dans les mains, Zahedi m'a expliqué que pratiquer l'orgue dans les églises environnantes, dont elle détient les clefs, c'est ça son petit déjeuner. Elle est attirée par cet instrument auquel on ne peut jouer qu'après une ascension à l'intérieur des nefs de pierre et par sa musique « *qui accompagne les morts.* » Parcourant les claviers avec ses mains et ses pieds, elle voit s'ouvrir les portes de son cerveau.

Zahedi a grandi dans le centre de la France. Elle a étudié les arts visuels à Avignon puis ensuite à la Villa Arson, où elle a présenté comme projet final une nature morte en tant qu'installation, *Sans titre* (2012). Sur la pelouse immaculée de l'institution gisait une chèvre morte attachée à des ballons gonflés d'hélium, d'une palette de roses, oranges et verts brillants. Même si Zahedi ne se positionne pas comme peintre, son approche artistique se fait dans un cadre pictural avec le plus souvent pour objet la toile et ses enjeux de lumière.

Pour manipuler, même « *brûler la lumière* », Zahedi a commencé à utiliser des paillettes dès 2013 lors de son installation *Sans titre*, dans le cadre de l'exposition inaugurale de la Galerie Eva Vautier à Nice. Des poissons, à priori des bars, changés chaque jour et posés sur une mer de paillettes argentées étalées à même le sol. « *J'utilise les paillettes pour maquiller quelque chose de difficile à regarder* », explique-t-elle pour justifier son appropriation de ce matériau aussi enfantin que jubilatoire pour « *Paysages Désenchantés* » (2015). Zahedi l'applique comme de la peinture sur les toiles de cette série. Dans chaque œuvre, elle représente un animal mort avec une beauté tragique qui

rappelle le registre dramatique des productions d'Angélica Liddell. Presque cachée et embellie par une composition complexe et éblouissante, la forme de l'animal se fond dans un festin de couleurs et de reflets.

Fin 2021, dans une salle du Musée des Beaux-Arts de Nancy, au milieu d'œuvres de Caravage et Rubens, Zahedi présentait *Tapis de fleurs* (2013), une accumulation de leurs en soie ou en plastique, aux couleurs passées, trouvées dans des poubelles de cimetières. L'œuvre s'adapte aux dimensions du lieu d'exposition. De plus en plus soucieuse du contexte, Zahedi dit vouloir s'exposer dans les lieux de culte « où le sacré est déjà présent. » « *La relique est la première forme d'exposition* » affirme-t-elle. À Nancy, comme à Avignon, dans l'Église des Célestins, son œuvre « est entourée d'icônes, la Vierge n'est pas loin. » Dans son travail avec les charognes, trouvées dans la forêt ou données par des amis ou des villageois, Zahedi définit son geste artistique en les « *mettant en lumière* », à la manière de Jean-Henri Fabre. Elle se réfère parfois au naturaliste, philosophe et poète du 19^e siècle, connu pour son travail méticuleux associé à une grande liberté d'interprétation, comme par exemple sur certains anthroïdes comme le scarabée sacré. Inspirée par son attention, sa discipline du regard et sa capacité d'observer et de dépeindre, Zahedi dit « *c'est ça être artiste : raconter une histoire* ». Dans ses œuvres comme *Madame le Sanglier* (2015) où un crâne de l'animal est posé sur une colonne habillée en tissu rouge scintillant ou alors dans *Danse macabre* (2014) où une branche d'arbre morte est ornée avec des carcasses de pigeons, nous voyons l'artiste créer des personnages pour ses contes fantastiques.

C'est la rose de Jéricho qui s'épanouit au cœur du travail de Zahedi, une plante d'une « *beauté modeste* », nomade et quasi-immortelle, entourée de légendes. Certains disent qu'elle ne fleurit que là où les pieds de la Vierge ont touché la terre. Mais la Vierge n'est à priori jamais

passée par Jéricho. Avec le soutien du Fanak Fund, Zahedi prépare actuellement un voyage en Palestine où elle travaillera avec des Bédouins pour imaginer la route que la Vierge Marie aurait pu emprunter si elle était passée par cette ville, qui fit partie de l'Empire Romain puis du califat d'Umayyad et de l'Empire Ottoman, et qui est aujourd'hui divisée par les conflits de la Cisjordanie. En préparation à ce travail in situ, Zahedi recherche des images des pieds de la Vierge Marie pendant sa fuite en Égypte. Elle souhaite graver son empreinte imaginaire sur des pierres dans le désert puis créer une cartographie de son chemin en français et en arabe. Dans *Repos de la Sainte Famille* d'Orazio Gentileschi (1625-1650), le pied nu de la Vierge Marie est visible et surprenant par sa grande taille. Dans cette composition, alors que Joseph, épuisé, s'allonge sur leurs modestes bagages, elle a la force d'allaiter l'enfant sacré.

Ce moment de repos est important, car c'est un état dit « *de dormance* », que la rose traverse elle aussi, ne s'ouvrant qu'au contact de l'eau. Zahedi ressuscite la plante lors de ses contes conférences ou l'utilise, trempée d'encre, pour que de son ouverture naisse un dessin, *Réveils* (2020). Cet « *état de dormance* » Zahedi le cherche aussi à Maison Auriolles, une « maison sans objectif ». Après un parcours institutionnel de qualité, passant par la Villa Arson, le Salon de Montrouge, ou encore le Quai Branly, Zahedi a décidé de se mettre en retrait, de chercher une voie alternative. « *Maison Auriolles est un acte politique* », explique l'artiste. Là-bas, Zahedi vit avec une cheffe de cœur, une comédienne, un fermier, un médecin et un jeune homme qui dresse des ânes pour ensuite les faire travailler dans des fermes biologiques. Les portes de la maison sont toujours ouvertes. Autour de la table les visiteurs sont fréquents, que ce soit pour partager leurs idées ou leur pain. Dès qu'il y a un rayon de soleil, la table est sortie le long d'un étang recouvert de lotus provenant des

mêmes bulbes que ceux de Giverny. L'histoire veut que Monet les ait récoltés dans un château voisin. Zahedi envisage de créer un cimetière au sein du domaine, comme un écrin en plein air pour sa collection de charognes qui ne cesse de grandir.

Ce sera un cimetière qui rend la mort visible, un prétexte pour la musique, la littérature ou alors le théâtre.

Ce sera un cimetière qui rend la mort visible, un prétexte pour la musique, la littérature ou alors le théâtre. La voix de Zahedi peut être régulièrement entendue à la radio locale dans son émission, « *La Nef des Fous*. » Ce titre est emprunté au conte de Sébastien Brant (1494) et illustré dans la toile éponyme de Jérôme Bosch (1490-1500), l'histoire d'une bande hétéroclite d'hérétiques jubilatoires au large sans capitaine. C'est une scène qui rappelle celle qu'elle compose à Maison Auriolles, une maison « *toujours humide. Ici on flotte sur l'eau* ». En naviguant vers la mort, le travail de Zahedi célèbre la vie.

LILLIAN DAVIES

Historienne d'art et écrivaine, elle a contribué à de nombreux livres d'art, catalogues d'exposition et magazines internationaux et notamment autrice de la première monographie sur l'artiste mounir fatmi. Auparavant enseignante à Parsons Paris et à Paris College of Art. Titulaire d'un baccalauréat en histoire de l'art et religions comparées de l'Université Columbia, d'une maîtrise en Curating contemporary art du Royal College of Art, elle a récemment mené des recherches doctorales à l'École du Louvre, présentant ses recherches sur l'art moderne et contemporain du monde arabe et musulman et sa diaspora aux conférences organisées par l'EHESS, l'Université de Genève et l'Akademie der Künste der Welt à Cologne.